# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 9 AVRIL 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE, E. DUFOUR,
L. DUVERGER, S. HARBY.

Rue de Chartres No. 33, entre Conti et Bienville.


NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 9 AVRIL 1858.

**Abonnés à la semaine.**

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

**Ventes à l'encan de ce jour,**

[illegible] —Chaussures et chapeaux
[illegible] M. Rennett Jr—Meubles.
[illegible] E. Morphy—1,000,000 cigares de choix, de [illegible]

**Vente de propriétés foncières.**

[illegible] propriétés appartenant à la succession de F. [illegible] Croix, ont été adjugées hier aux enchères [illegible] par M. N. Vignié, aux prix suivants:

| | |
|---|---|
| [illegible] maison en briques à deux étages, rue [illegible] entre Chartres et Levée | $100 00 |
| [illegible] maison contiguë | 8,500 00 |
| [illegible] maisons en briques à trois étages, [illegible] Chartres et Madison | 22,200 00 |
| [illegible] maison en briques à deux étages, en[illegible] Chartres et Dumaine | 6,000 00 |
| [illegible] autres maisons contiguës | 8,725 00 |
| [illegible] maison en brique à deux étages, [illegible] près de la rue de Chartres | 4,675 00 |
| [illegible] maison en briques à deux étages, en[illegible] St Philippe et Dumaine | 5,475 00 |
| [illegible] magasin en briques à trois étages sur [illegible] Levée et Gallatin | 5,325 00 |
| [illegible] terrain faisant face aux rues Levée et [illegible] | 2,400 00 |
| [illegible] au faubourg St Jean | 1,125 00 |
| [illegible] do do | 1,000 00 |
| | $73,525 00 |
| [illegible] maison basse, rue des Ursulines en[illegible] rues Bourgogne et Remparts, ap[illegible] à la succession Horne | $3,450 00 |

**Echos de l'Ancien-Monde.**

Nous avons publié hier la correspondance échangée entre les cabinets anglais et français au sujet des réfugiés étrangers, et nos lecteurs savent maintenant comment s'est [illegible] rapprochement. La presse ministérielle des deux côtés de la Manche a applaudi avec enthousiasme, comme si les explications données de part et d'autre avaient [illegible] alliance. Telle n'est pas cependant l'opinion des journaux indépendants en Angleterre et à l'étranger. Le comte Walewski a en effet maintenu sa note du 20 [illegible] et s'est borné à protester contre le [illegible] qui lui était attribué en Angleterre. Il n'insiste pas du reste sur la dépêche qu'il avait adressée à lord Palmerston, en [illegible] tant que le gouvernement [illegible] s'en rapporte purement et simplement à la loyauté du peuple anglais."

[illegible] qu'un complice d'Orsini nommé [illegible] Bernard a été arrêté à Londres et mis en jugement. S'il est condamné, la législation de l'Angleterre sera considérée comme suffisante, et le ministère ne présentera [illegible] pour la révision du code [illegible]. Si au contraire, le prévenu est acquitté par le jury, le cabinet sera tenu, pour ne pas manquer de *loyauté* envers le gouvernement impérial, de présenter de nouveau [illegible] proposée par l'ancien ministère, [illegible] et que celui-ci a re[illegible].

[illegible] tentative est aussi mal[illegible] sera encore soumise à [illegible] épreuve. Déjà, malgré les [illegible] apparentes des deux gouvernements, on peut dire qu'ils sont divisés et [illegible] sympathies qui les unissaient naguère. [illegible] L'attentat de la rue Le Peletier a détruit la confiance qu'ils avaient [illegible] l'autre et a ravivé les haines [illegible] qu'une sage politique avait assoupies [illegible] commis de part et d'autre [illegible] graves, et nous doutons que [illegible] Napoléon, malgré toute sa prudence et son habileté, et la Grande Bretagne [illegible] son vif désir de vivre en [illegible] avec le continent, puissent [illegible] les erreurs de leurs [illegible] l'entourage de Napoléon a commis [illegible] indiscret; aucun [illegible] de l'empire n'a eu le [illegible] du chef de l'Etat. Dans [illegible] on a signalé l'Angleterre [illegible] d'assassins, et les chefs [illegible] poussé le cri de guerre dans [illegible].

[illegible] aux provocations [illegible] presse anglaise ont créé [illegible] longtemps sur les [illegible] Il existe des deux côtés [illegible] sérieuses, et tandis [illegible] anglais fait au parlement [illegible] moyens de défense que [illegible] le ministre de la marine [illegible] transmet aux directeurs des chantiers et des arsenaux maritimes l'ordre de [illegible] promptement les travaux en cours. [illegible] Et quels sont ces travaux? La [illegible] de presque tous les navires [illegible] en navires à système mixte [illegible] d'accord en Angleterre qu'il [illegible] de mettre la flotte française sur le [illegible] guerre, et ce bruit, parvenu en Amérique par [illegible] est exagéré par le télégraphe [illegible] de nos confrères que [illegible] *avait été mise sur le pied de* [illegible]. Nous avons raison de révoquer en [illegible] authenticité de cette nouvelle et de [illegible] était probablement mépris sur la [illegible] que par quelque autre acte moins grave.

[illegible] bien que la paix ne soit pas [illegible] en Europe, nous répéterons que [illegible] française a été plus que compromise [illegible] n'existe plus. C'est [illegible] clairement un journal de [illegible], dont le rédacteur, quelques [illegible] avoir eu une longue entrevue [illegible] l'empereur, n'a pas hésité à écrire que [illegible] anglaise est prudente, "elle ne risque pas d'apprendre de que peut faire la [illegible] dans la main d'un Bonaparte." En[illegible] compromettante, écrite [illegible] au sortir d'une audience. [illegible] s'ajoutent aux fautes dans cet im[illegible] tout le monde semble d'accord [illegible] désir de l'œuvre entreprise avec tant de [illegible] par Napoléon III et forcer celui-ci [illegible] à l'alliance anglaise. M. Gallardet, qui n'a pas été le dernier à se rallier [illegible] empire, écrit ce qui suit dans sa dernière correspondance:

"[illegible] le reconnaître: Le gouvernement français, que l'attentat du 14 janvier devait rendre plus fort en lui conciliant la sympathie de tous les peuples et de tous les gouvernements européens, a compromis les avantages de cette situation, en n'usant [illegible] avec tact et modération au dedans et au dehors. Il a indisposé contre lui tous ses voisins par des exigences qui ont blessé leur amour-propre, et il a compromis l'alliance anglaise qui pourra être replâtrée, mais non solidement et sincèrement rétablie. Cette alliance est minée par la base.

Quant à la situation de Paris et de la France, elle serait bien triste, s'il fallait s'en rapporter à ce que disent les journaux de Londres. Voici ce que publiait le *Times*, le 15 du mois dernier:

"La joyeuse ville de Paris, le centre des relations sociales, des conversations vives et des opinions libres, se reconnait à peine elle-même. L'aspect extérieur de la ville est le même; ce sont toujours les mêmes boulevards, les mêmes fontaines resplendissant au soleil, les mêmes cafés fréquentés par les mêmes flâneurs, et, dans la vie privée, les mêmes salons, les mêmes tapisseries, les mêmes toilettes. Mais partout règne un air sombre et inquiet. Le peuple parle timidement dans un langage extraordinairement mesuré, de lieux communs d'un intérêt [illegible].

Les familles hésitent sur le choix des personnes qu'elles recevront. Les gens réfléchissent avant de se faire voir se promenant avec un ami qu'ils connaissent depuis des années. Deux personnes parleront ensemble, mais en voyant une troisième s'approcher d'elles, elles s'arrêteront tout à coup et changeront de conversation. On verra au salon d'une société un homme étouffer toute gaîté par sa seule présence et brider toutes les langues. Les gens causeront avec lui, mais en pesant leurs paroles.

On mettront un soin particulier à choisir les livres qu'ils admettront dans leur bibliothèque, et les écrits qu'ils conserveront dans leurs secrétaires.

On ne parleront plus en termes affables à leurs inférieurs, comme faisaient autrefois les Français au cœur léger. Le concierge, le garçon de café et même les serviteurs de la famille sont tenus à distance.

Dans une voiture de chemin de fer, il sera bon de n'être pas trop communicatif avec son voisin. Il sera bon aussi de se borner dans une lettre à parler de ses affaires privées et à faire de bons souhaits pour la santé de son correspondant. Car Paris et la France sont placés sous une stricte surveillance, et personne ne sait qui sont les surveillants et qui sont les surveillés.

L'Empire c'est l'espionnage et son incarnation c'est le mouchard.

Ce n'est pas seulement que des agents de police reconnus se trouvent dans toutes les rues et dans toutes les places publiques; que les allées et venues des démocrates bien connus soient surveillées; que les assemblées de communistes soient chassées; mais des hommes de tout rang, de tout caractère, de toute opinion politique, sont à la merci d'une immense armée d'espions qui pénètrent partout, qui suivent l'individu même dans l'intimité de la famille et de la vie privée et qui jettent la défiance et la crainte dans tout le pays.

Il a été pendant longtemps le malheur de la France que la sûreté des relations privées ait été amoindrie par les moyens mis en usage par le gouvernement pour se [illegible], et ce fait n'a certainement pas [illegible] désastreuse influence sur la vie sociale et politique. Mais tout prouve qu'aujourd'hui le mal a pris de terribles proportions.

"Nous apprenons qu'il y a [illegible] de protection de toute [illegible] de gentilshommes bien [illegible] en blouse; qu'il y a des [illegible] payées pour donner des renseignements [illegible]

ceux qui vivent avec elles; nous apprenons qu'il y a des hôtels et des restaurants ayant pour habitués des personnes dont le devoir est d'écouter la conversation des visiteurs suspects et de chercher à les provoquer à exprimer une opinion. Mais ce qu'il y a de pis que tout cela, c'est l'encouragement donné à la trahison domestique par la corruption des serviteurs privés.

"Personne ne peut être sûr que l'homme qui brosse son habit ou la femme qui soigne ses enfants ne sont pas en relation avec la police.

"Nous ne répétons pas ici des paroles de *gobe-mouches;* nous constatons des faits qui sont prouvés d'une manière indubitable, et nous commentons des mesures qui ne sont pas mémorables.

"Les serviteurs de tout genre sont encouragés à rapporter tout ce qui se passe dans les maisons où ils sont employés, à dire qui va et qui vient, ce que l'on dit, ce que l'on se propose de faire.

"Outre que le gouvernement qui se livre à des actes pareils subit une dégradation morale, il est évident que les informations ainsi obtenues doivent être très peu dignes de foi. L'espèce de demi connaissance que les serviteurs ont des actions de leurs maîtres, leur fera nécessairement fausser le sens de tout ce qu'ils voient et de tout ce qu'ils entendent. Les conversations les plus innocentes seront mal interprétées; toute allusion que l'espion ne comprendra pas sera traduite dans le sens de la trahison: une lettre reçue d'Angleterre et une excursion faite en Suisse deviendront d'emblée une correspondance avec les réfugiés, et on trouvera une preuve de désaffection au gouvernement dans un haussement d'épaules ou un froncement de sourcils. Combien cette tendance à l'exagération sera augmentée lorsque le serviteur saura que la valeur de son rapport et la récompense qu'il recevra s'élèveront en proportion de l'accusation portée contre ses victimes!

"Un système tel que celui-là, couronné par la nouvelle loi de sûreté publique et la nomination du général Espinasse, a naturellement jeté sur la capitale un air sombre qui ne semble pas près de se dissiper. Il est facile d'en voir les funestes conséquences, même à un point de vue matériel, dans la soudaine dépression des affaires et l'inquiétude générale qui existe dans le monde commercial.

"On doit beaucoup regretter toute la politique du gouvernement français dans ces derniers temps. Parmi tous ceux qui ont suivi la carrière de l'empereur et qui ont pu le juger, personne ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait permis à ceux qui l'entourent de le fourvoyer dans un tel labyrinthe; il s'est embarrassé dans un système que nul homme ne peut espérer faire réussir, et qui doit devenir chaque jour plus impossible.

"Ses efforts tendent à mettre toute la France sous sa surveillance. Avoir sous son regard tout homme ayant de la fortune, une position ou quelque importance politique, tout théoricien, tout fanatique, tout démocrate bruyant, tout furieux qui ne calcule pas, voilà le but du gouvernement actuel.

"Nous savons d'avance qu'il lui est impossible de réussir, et la question est de savoir si le mal n'aura pour conséquence que l'insuccès de son but. Notre opinion est qu'une telle organisation doit tenter à créer précisément l'esprit qu'il cherche à réprimer. La sédition sera provoquée par l'intolérable ubiquité de la police. Tout progrès du nouveau pouvoir exigera une extension ultérieure, jusqu'à ce qu'il surgisse une crise au sujet de laquelle il serait inutile de faire maintenant des commentaires.

"Les actes du gouvernement français ne sont pas seulement injustes, mais imprudents. Qu'y avait-il dans l'attentat du 14 janvier qui provoquât de telles mesures? L'impression générale du moment, c'est que cet attentat ajouterait à la popularité de l'empereur et les résultats de la réflexion semblent confirmer cette manière de voir. Il n'y avait que quatre ou cinq Italiens ouvertement impliqués dans le crime, et la Cour impériale aurait pu proclamer que la France et les Français n'étaient pour rien dans l'affaire.

"Les circonstances du crime auraient, du reste, pu montrer à l'empereur à ses conseillers combien sont peu efficaces les mesures de précaution les plus minutieuses.

"En effet, en dépit des passe-ports, de la police et des dépêches télégraphiques, les assassins sont arrivés jusqu'à la personne de l'empereur avec leurs instruments de mort, et une foule d'agents de police qui se doutaient pas du danger qui courait leur maître, ont été frappés par l'explosion.

"Est-ce que cette circonstance n'aurait pas dû faire comprendre qu'on doit chercher la sécurité plutôt dans la confiance et le respect du peuple que dans l'œuvre de la police. La manifestation de la confiance de l'empereur en ses sujets aurait plus fait pour écarter les attentats futurs qu'une loi pénale quelconque. Les Français, même ceux qui n'aiment pas leur souverain, l'auraient respecté en le voyant conserver cette attitude confiante par laquelle il s'est toujours fait remarquer précédemment.

"Quelque chose de semblable au mépris sera le sentiment qu'inspirera cette frénésie de répression de la part d'un souverain qui avait l'habitude de se montrer si dépouillé de toute crainte et qui était au moins autant en sécurité lorsqu'il conduisait son phaéton en simple gentleman sur le boulevart que depuis qu'il est entouré d'espions et qu'il a des escadrons entiers pour escorte.

"Que les ministres de l'empereur soient plus à blâmer que leur maître, nous le croyons bien, mais c'est lui seul qui doit en redouter les conséquences. La méfiance et la crainte règnent à Paris, mais elles ne sont nulle part plus fortes que dans le cœur de l'empereur.

Toute l'histoire nous apprend que ceux qui gouvernent par les mêmes moyens souffrent plus qu'ils ne font souffrir. Pourquoi Napoléon III, après toutes ses grandes entreprises et avec toute sa gloire, veut-il se préparer la vieillesse de Tibère?

"Il a toujours l'occasion d'être le chef admiré d'un peuple libre et grand. Pourquoi le repousserait-il, pour suivre l'avis d'hommes dont l'incapacité n'est pas un secret en Europe? Il a personnellement les meilleures intentions du monde; personne ne désire voir son empire renversé, pour faire place à un Bourbon impuissant ou à un président républicain. Mais, au nom d'un peuple ami, nous devons lui dire que le système que ses ministres ont organisé pour le gouvernement d'une vaillante nation est plein de dangers pour lui-même et pour le monde.

"Sommes-nous à une époque où il faille supprimer toute activité politique? Sommes-nous à une époque où un peuple d'une imagination vive puisse être totalement privé d'aliment intellectuel par l'extinction de la presse publique? Déjà les hommes de toutes les classes sont inquiets et le catalogue des offenses publiques ressemble à celui de Rome enchaînée. Si un homme est populaire, il est dangereux pour le prince; s'il est riche, il pourra être un puissant ennemi; s'il est pauvre, la pauvreté peut le jeter dans le chemin du crime; s'il est gai, c'est qu'il attend probablement quelque nouvelle d'un caractère séditieux; s'il est mélancolique, c'est qu'il en veut au pouvoir établi, et pour rendre cette comparaison complète, nous dirons que nous avons récemment entendu prononcer des paroles telles que celles-ci: "*le silence séditieux*" et "*la coupable attente*," de sorte qu'on ne peut éviter le soupçon par aucune prudence, par aucun éloignement de la publicité. *Quanto mets occultior, [illegible] plus famà adeptus.*

"Dans l'intérêt de la France et du monde, nous espérons que cette phase obscure de l'histoire ne sera que passagère et que le bon sens de l'Empereur se chargera bientôt de balayer un système qui menace d'amener tant d'afflictions sur un grand peuple."

Le *Moniteur* s'est empressé de répondre à cet article. Il a nié que la police française pénétrât dans l'intimité du foyer domestique ou qu'elle fût inquisitoriale. "Si elle a redoublé de zèle depuis l'attentat du 14 janvier, ceux qui en regrettent l'insuccès pourraient seuls s'en plaindre."—Nous n'avons pas de peine à croire que le *Times* a assombri avec préméditation le tableau qu'il fait de l'état de la France, mais il est clair aussi qu'il existe une grande inquiétude dans ce dernier pays et que ni le commerce ni l'industrie ne sont rassurés. La France n'a plus le calme intérieur que lui avait donné la restauration de l'empire, et si celui-ci ne le lui rend pas, les partis qui se sont réunis en faveur de Napoléon le lendemain du coup-d'Etat pourraient bien lui retirer leur appui.

NAVIRES ATTENDUS.—Nous publions aujourd'hui la liste des navires partis ou en disposant à partir, pour la Nouvelle-Orléans, de divers ports d'Europe et des États Unis.

COLLISION.—Les bateaux à vapeur *Warrior* et *Alice Vivian* se sont abordés samedi dernier sur la rivière Alabama. Le *Warrior* a reçu des avaries qui l'ont forcé de retourner à Mobile.

**CHRONIQUE LOCALE.**

COUR DU RECORDER STITH.—Charles Racine, accusé de faux et d'avoir essayé de faire passer un faux check, a subi hier un interrogatoire à la suite duquel le recorder l'a envoyé devant la Première Cour de District. Le check en question était de vingt piastres et portait la signature de Fellowes & Co; le prévenu le présenta à M. Clark, capitaine du bateau à vapeur Ben Franklin. Racine est en prison, le tribunal n'ayant pas voulu accepter de cautionnement.

Les nommés Smith et David ont comparu hier devant le recorder. Ils sont accusés de larcin par M. Simms. Celui-ci les rencontra en descendant la Rivière Alabama. Tous trois s'arrêtèrent à Mobile, mais n'allèrent pas loger dans le même hôtel. Quelques instants avant de partir pour la Nouvelle-Orléans, un des individus annonça à M. Simms qu'il quittait Mobile par le Cuba et exprima le regret que le plaignant eût retenu son passage sur l'autre bateau, le *Virginia*. Peu après le départ du *Virginia*, M. Simms rencontra à bord les deux hommes qui proposèrent de l'accompagner jusqu'à la Rivière Rouge. Quelques heures plus tard il s'aperçut que deux petits sacs qu'il avait déposés dans sa valise et qui contenaient de $1860 à $1900 avaient disparu. En arrivant au wharf, à l'extrémité du chemin de fer de Jefferson, il fit arrêter ses deux compagnons. Ceux-ci se sont présentés hier devant le recorder qui les a honorablement acquittés, un des plaignants négociants de notre ville ayant témoigné en leur faveur et M. Simms n'ayant rien pu prouver contre eux.

PREMIÈRE COUR.—Oscar Merriham s'est reconnu coupable de larcin. Il restera en prison en attendant que le juge prononce la sentence.

L'avocat de district n'a pas [illegible] à poursuivre W. Tennebaum, L. Adams et [illegible] accusés d'avoir et [illegible] [illegible]

**Dépêches Télégraphiques**

TRANSMISES À L'ABEILLE.

VENEZUELA.

Baltimore, 7 avril.—Des nouvelles datées du 20 mars, de Laguayra, disent que le général Monagas, président de Venezuela, dans la crainte d'être renversé par le parti révolutionnaire, a envoyé sa démission au Congrès. La démission a été acceptée et un gouvernement provisoire a été établi sous la direction du général Castro.

CONGRÈS.

CHAMBRE.—Le bill du déficit a été discuté. Les membres étaient principalement engagés dans des plaisanteries au sujet des allocations d'Utah.

SÉNAT.—Le comité sur les impressions présente un bill relatif à l'impression des Messages des Sénateurs décédés.—Le bill du Minnesota est adopté avec les amendements par 48 voix contre 3.—MM. Clay, Kennedy et Yulee ont voté pour la négative.—MM. Bayard, Benjamin, Davis, Foote, Henderson, Iverson, Pearce, Reid et Thompson du Kentucky, étaient absents.—Le Sénat a renvoyé le bill du Kansas à la Chambre où il doit être pris en considération demain 8.—Le bill du Minnesota, amendé, admet 2 représentants.—On attend impatiemment la décision du Sénat relativement au bill du déficit duquel dépendent les renforts pour l'Utah.

RIVIÈRES.

Vicksburg, 8 avril.—Un passager du R. J. Ward annonce que la rivière Arkansas a décru de quatre pieds à Fort Smith, et baisse partout en aval. A "Tennessee Landing" les levées sont fermes. Entre Napoléon et Lake Providence, des deux côtés de la rivière, le dommage est immense.

MARCHÉS.

New-York, 7 avril.—Le coton est ferme; la farine est cotée de $5 à 30c.; le maïs jaune du Sud se vend 75c.; le bœuf est actif; le bacon vaut de 9 1/2 à 9 5/8c.; la graisse est calme; le mess porc vaut de $17 35 à 17 50.

Cincinnati, même date.—Farine sans changement; whisky, 16 1/4c.; mess porc, $16 50; bacon, de 6 3/4 à 8c., épaules et plats-côtés; viande en vrac, de 5 3/4 à 8c; quant au lard, pas de ventes, demande élevée des détenteurs.

THÉÂTRE D'ORLÉANS.—Le bénéfice de Mme Frezzolini a lieu ce soir. Le spectacle se composera de *Lucie de Lammermoor* et du quatrième acte du *Trovatore*.

LE STABAT MATER.—On sait que la compagnie italienne de M. Strakosch dont Mme Frezzolini fait partie, prend congé de nous demain soir par le grand oratorio "Stabat Mater" de Rossini. La première répétition, avec les chœurs de l'Académie de Musique, a eu lieu hier soir et l'on nous assure que l'ensemble a été très remarquable. C'est donc encore une brillante soirée qui se prépare et l'empressement que le monde musical apporte à retenir ses places à l'avance, pour cette solennité, indique que cette opinion est générale. Avis aux retardataires. Les billets sont en vente chez MM. Gabici et Werlein.

# FEUILLETON.

## BLACK.

XVI.

LA SURPRISE.

En rentrant au magasin de Mlle Francotte, je prétextai un violent mal de tête et demandai la permission de me retirer un instant dans l'arrière-boutique.

J'avais besoin de reprendre mes esprits.

J'étais si pâle que l'on ne douta point un instant de mon indisposition. Mlle Francotte elle-même voulut me soigner, mais je la priai de me donner un verre d'eau et de me laisser seule.

Elle fit ce que je demandais.

Une fois seule, je me mis à réfléchir.

Alors je me rappelai cette lettre apportée au magasin de Mme Dubois, en mon absence, par un officier qui ressemblait tellement à M. Henry qu'on l'avait pris pour lui.

Je me rappelai l'exclamation du jeune officier s'écriant:

—Ce n'est pas moi qui m'appelle Henry; c'est mon frère.

Je me rappelai, en outre, que Henry, une ou deux fois, m'avait parlé d'un frère jumeau qu'il avait, et qui était tout son portrait, tellement que, dans leur enfance, les parens des deux enfans, pour les reconnaître, étaient forcés de leur faire mettre des vêtemens de différentes couleurs.

Tout s'expliquait. Gratien était venu pour le mariage de Henry, et Henry avait chargé Gratien, son meilleur ami de porter sa main la lettre qui avait failli causer ma mort.

Le mariage fait, Gratien était venu reprendre sa garnison à Chartres. Je l'avais rencontré la veille; j'avais cru rencontrer Henry; rien de plus simple que tout cela.

Seulement pour moi, avec une disposition de cœur et d'esprit, tout devenait une menace.

En ce moment j'entendis se refermer la porte de la rue, et, à travers le double vitrage qui me séparait du magasin, je vis entrer un jeune officier que je reconnus pour Gratien.

Il venait pour acheter des gants.

Sans doute intrigué de l'aventure, m'avait-il suivi ou s'était-il informé, et l'achat des gants n'était qu'un prétexte pour savoir qui j'étais.

Je m'appuyai toute tremblante sur une commode dont le marbre rafraîchissait mes mains brûlantes. Il resta près d'un quart d'heure dans le magasin sous différents prétextes, et s'en alla en jetant un regard désappointé autour de lui.

Cette station dans le magasin n'étonna point d'ailleurs Mlle Francotte. Comme nous étions quatre ou cinq jeunes filles, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, au comptoir, ces messieurs de la garnison, sous prétexte de commander des chemises et d'acheter des gants, faisaient de fréquentes visites au magasin. Mlle Francotte y trouvait son compte, et nous recommandait deux choses:

Bonne mine et doux sourires au magasin, sévérité partout ailleurs.

Maintenant que le jour s'était fait dans mon esprit, je n'avais plus aucune raison de rester dans l'arrière-boutique, je rentrai donc dans le magasin, et reprit ma place accoutumée au comptoir.

Ces demoiselles parlaient du bel officier qui venait de sortir. C'était la première fois qu'il venait chez Mlle Francotte, et l'on se figure bien ce que quatre langues de quinze à dix-huit ans, avaient à dire sur un bel officier de vingt-cinq.

On me plaignit fort de ne pas avoir été là quand il était venu.

Mais on le reverrait bien certainement; il était resté un quart d'heure; sans doute, en restant un quart d'heure, avait-il une intention.

J'écoutais ce bavardage, les yeux fermés et sans y mêler une parole; moi seule aurais pu jeter la lumière sur la discussion, mais je n'avais garde.

Le lendemain, j'eus à sortir. Ce ne fut qu'en tremblant que je mis le pied dehors. J'avais peur de rencontrer M. Gratien, et, en même temps, je mourais d'envie de le voir; il n'y avait qu'avec lui que je pouvais parler de Henry, et mon pauvre cœur avait soif de cette joie.

Au reste, à peine avais-je fait cent pas que je rencontrai le jeune officier.

Je restai clouée à ma place.

Il s'approcha de moi.

—Mademoiselle, me dit-il, veuillez recevoir mes excuses pour la frayeur que nous vous avons causée, mon camarade et moi. Je n'avais pas attendu à aujourd'hui pour vous les faire, et quand j'ai appris dans quel magasin vous étiez, je me suis empressé de m'y présenter. Mais vous n'y étiez point, et dans l'ignorance où j'étais de votre nom, et la crainte de commettre une indiscrétion, je n'ai point osé m'informer de vous. Je remercie donc le hasard qui fait que je vous rencontre aujourd'hui, et qui, par conséquent, me permet de vous dire tous les regrets que j'ai éprouvés en voyant la fâcheuse impression que produisait sur vous ma présence.

—Monsieur, lui répondis-je, vous vous êtes trompé, et cette impression dont vous ignorez la cause réelle a sa source dans un tout autre sentiment que la répulsion.

—Comment! Mademoiselle, interrompit Gratien, il se pourrait que je fusse assez heureux...

Je l'interrompis à mon tour.

—Monsieur, lui dis-je, une explication était nécessaire entre nous.—Je ne l'eusse point cherchée; mais je ne l'éviterai pas.

Vous êtes bien M. Gratien d'Ebène, n'est-ce pas?

—Comment savez-vous mon nom?

—Frère de M. Henry d'Ebène? continuai-je.

—Sans doute.

—Au moment du mariage de M. votre frère avec Mlle Adèle de Clermont, vous êtes venu à Paris, n'est-ce pas?

—Oui.

—Vous fûtes alors chargé par lui de remettre une lettre à une jeune fille qu'il avait aimée.

—Qu'il aime encore et qu'il aimera toujours, répéta Gratien.

—Oh! m'écriai-je, en lui prenant les deux mains, et en éclatant en sanglots, dites-vous la vérité?

—Mon Dieu! dit Gratien, seriez-vous Thérèse?

—Hélas! Monsieur.

—La pauvre enfant qui a voulu se noyer?

—D'où savez-vous cela?

—Par lui.—Il l'a appris; il a été chez Mme Dubois, mais vous étiez partie, et l'on n'a pu lui dire où vous étiez allée, ni ce que vous étiez devenue. Oh! qu'il va être heureux de savoir que vous vivez toujours et que vous ne le maudissez pas!

—Je l'aimais trop pour le maudire jamais, murmurai-je.

—Me permettez-vous de lui donner cette assurance?

—Henry connaît mon cœur, et j'espère qu'il n'en a pas besoin.

—N'importe! demain il saura que vous êtes ici, et que j'ai eu le bonheur de vous voir.

Je poussai un soupir en essuyant mes larmes.

—Mais vous voir n'est point assez; c'est vous revoir qu'il me faut. Vous l'aimiez?

—Oh! de toute mon âme.

—Eh bien! nous parlerons de lui.

Il ne m'est pas permis maintenant de parler de lui qu'il ne m'est permis de l'aimer.

—Il est toujours permis d'aimer un frère et de parler d'un frère; nous parlerons de lui comme d'un frère.

[illegible]

pouvons rappeler de pareils souvenirs; j'aurai l'honneur de me présenter chez vous, et j'espère que vous me ferez la grâce de me recevoir.

Il me salua et s'éloigna avant que je pusse lui répondre.

Je rentrai chez Mlle Francotte, toute préoccupée de cette entrevue; j'étais effrayée moi-même du désir intérieur que j'éprouvais de revoir Gratien pour parler avec lui de Henry; mais, cependant, je comprenais la nécessité de fuir cette délicieuse tentation. Je demandai en conséquence à Mlle Francotte si elle ne pouvait point me loger chez elle, offrant dans ce cas de faire une diminution sur mes appointemens. Par malheur, toute la maison était occupée, et il fut impossible à Mlle Francotte de m'accorder ma demande.

J'occupais, dans la rue d'Orléans, une petite chambre au troisième étage, dans laquelle je me retirais tous les soirs vers huit heures, c'est-à-dire, aussitôt le magasin fermé.

Les dimanches, à partir de midi, j'étais libre.

Comment Gratien était-il parvenu à connaître mon adresse, je n'en sais rien; mais le même soir, au moment où je rentrais chez moi, je le trouvai dans la rue, à la porte de la maison que j'habitais.

Je vous dis tout, Monsieur, c'est ma confession que vous recevez, je vous dois donc compte de mes sentimens, de mes pensées mêmes, aussi bien que de mes actions. Eh bien! ce ne fut point seulement avec une impression de crainte que je reconnus Gratien, mais en même temps de plaisir.

C'est si vrai que je fis un mouvement de joie pour aller à lui.

Il le vit, et de ce moment comprit sans doute tout le pouvoir qu'il pouvait prendre sur moi.

D'ailleurs il débuta par quelques mots qui m'eussent ôté tout mon courage au cas où j'aurais eu la force de le repousser.

—En vous quittant aujourd'hui, me dit-il, j'ai écrit à Henry; je lui ai dit que je vous avais vue, que vous l'aimiez toujours. J'aurai une lettre de lui après-demain.

—Ah! Monsieur, lui dis-je sans force aucune contre ces paroles, que voulez-vous de moi en me rappelant de pareils souvenirs et en réveillant un semblable amour? Vous me perdez.

Et m'appuyant à l'angle de la porte, je me mis à pleurer.

—Mademoiselle, dit-il, je n'insisterai pas aujourd'hui; l'état dans lequel je vous trouve me fait un devoir d'être discret; mais, après-demain dimanche, aussitôt le magasin de Mlle Francotte fermé, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

—Oh! Monsieur! m'écriai-je, en vous voyant venir chez moi? Impossible! impossible!

—Rassurez-vous, Mademoiselle, me dit-il, le hasard fait que notre chef d'escadron demeure dans la même maison que vous. Je suis appelé chez lui presque tous les jours par mon devoir, et, en dehors du devoir, par notre amitié; il loge au second, vous au troisième; je sors de chez lui, je monte chez vous, personne ne le sait; on me voit entrer, on me voit sortir; je vais chez M. Lingard, où je viens de faire mon service, personne ne peut trouver à redire à cela.

Et, toujours sans attendre ma réponse, Gratien me salua respectueusement, et se retira.

Ma nuit fut une longue insomnie, ma journée du lendemain une longue attente.

J'attendis l'heure à laquelle je devais voir Gratien avec autant d'impatience que j'attendais autrefois celle où je devais voir Henry que j'attendais.

A midi dix minutes, j'étais chez moi.

A midi et demi, on frappait doucement à ma porte.

—A-t-il répondu? demandai-je à Gratien en lui ouvrant.

—Tenez, me dit-il en me présentant une lettre toute dépliée, lisez et vous verrez si j'ai menti en vous disant qu'il vous aimait toujours.

Je pris avidement la lettre, et courus à la fenêtre, moins pour y voir que pour m'isoler.

Pendant que je lisais, j'entendais Black gronder sourdement; deux ou trois fois je m'interrompis pour le faire taire; mais, pour la première fois, il ne m'écouta point.

Oh! la lettre, pour mon malheur, était bien telle que me l'avait promise Gratien.—Henry m'aimait toujours, il n'aimait que moi, il était malheureux et regrettait de n'avoir pas eu la force de rompre le mariage qui faisait son malheur.

Lorsque j'eus lu et relu la lettre de Henry, je voulus la rendre à Gratien.

—Oh! dit-il, gardez-la, Mademoiselle; cette lettre, en réalité ne m'est point adressée, mais bien à vous. Qu'en ferais-je?

Et il repoussa ma main avec un soupir.

J'appuyai mes lèvres sur la lettre, et la cachai sur ma poitrine.

Gratien restait debout.

Je lui fis signe de s'asseoir.

Il comprit alors qu'il n'avait qu'un moyen de prolonger sa visite: c'était de me parler de Henry.

Une heure s'écoula comme une minute; il y avait parade à deux heures. Gratien me quitta le premier.

Je fus sur le point de lui demander: Quand vous reverrai-je? Par bonheur, je me retins.

Gratien parti, je fermai ma porte au verrou, comme si je craignais d'être dérangée, moi qui ne recevais aucune visite, et je n'eus de temps en temps celle d'une des jeunes filles de Mlle Francotte.

Une fois seule, je m'assis sur un petit canapé, près de la fenêtre, et la tête de Black allongée sur mes genoux et me regardant avec ses grands yeux humains, je me remis à lire cette lettre.

Vous comprenez, n'est-ce pas? que ce fut une occupation de toute la journée.

Le lendemain, je ne vis Gratien ni dans la journée ni le soir.

J'entendis sonner dix heures, onze heures, minuit, sans me coucher.

J'attendais.

Je ne pouvais croire que je resterais toute cette soirée sans parler de Henry.

Je me rejetai sur la lettre, que je lus et relus; je m'endormis, cette lettre sur mon cœur.

Le lendemain toute la journée se passa sans que j'entrevisse Gratien.

J'espérais en rentrant le retrouver à ma porte; il n'y était pas.

Je remontai chez moi et j'allumai ma bougie.

Pour la centième fois je relisais la lettre de Henry lorsque j'entendis gronder Black; je compris, même avant d'avoir entendu le bruit de ses pas, que c'était Gratien qui montait.

Un instant après on frappait à la porte.

Je criai: Entrez! avec une émotion à laquelle Gratien put se méprendre.

—Ah! lui dis-je, emportée par mon premier mouvement, comment ne vous ai-je pas vu hier?

Je n'achevai même point la phrase. Mais, par malheur, elle n'avait pas besoin d'être achevée.

—Je n'ai point osé, répondit Gratien: vous n'avez manifesté sur la fréquence de mes visites des craintes que j'ai parfaitement comprises, quoiqu'elles fussent exagérées. J'ai voulu vous prouver que je pouvais être discret, même pas indiscret.

Je baissai les yeux, je ne sentis qu'il fallait être moi-même pour bien comprendre le sentiment qui me faisait agir; mais, en baissant les yeux, je lui fis signe de s'asseoir près de moi.

La soirée dura une seconde; comme l'avant-veille, Gratien ne me parla que de Henry. Minuit sonna, que je croyais Gratien entré depuis quelques minutes seulement.

Je descendis pour ouvrir moi-même la porte à Gratien. Il n'avait point l'habitude de sortir si tard de chez M. Lingard, et le lendemain une question faite aux domestiques pouvait tout révéler.

Comme c'est l'habitude en province, où chaque locataire a sa clé, j'avais la mienne, et je pus mettre Gratien hors de la maison, sans qu'il fût ni vu, ni entendu de personne.

Maintenant, ce que je viens de vous raconter, fut l'histoire de trois mois de ma vie. Le premier mois, je dois rendre justice à Gratien, il ne me parla absolument que de son frère. Le second mois, il hasarda quelques mots sur lui-même.

A ces quelques mots, je le sais bien, j'eusse dû l'arrêter, et, s'il recommençait, lui fermer ma porte; mais songez-y bien, j'étais seule, sans personne au monde, à qui demander un appui ou un conseil. J'avais autour de moi l'exemple de toutes mes compagnes, sur lesquelles je n'avais aucune supériorité, ni de fortune, ni de position. Ce vague souvenir, qui dans ma jeunesse brillait encore comme une aube lointaine d'une première enfance joyeuse et brillante, s'effaçait tous les jours un peu plus. Je savais ce que l'on disait d'amour, et je plaignais Gratien de m'aimer. Vis-à-vis de lui, je me sentais parfaitement sûre de moi; d'ailleurs, j'avais en Black un gardien incorruptible. Je ne sentais point, soit chez moi, soit à la promenade, qu'il m'eût quitté un instant, et je l'eusse bientôt dressé à un petit manège qui écartait tous les plans de Gratien: mais un soir le chien me quitta.

Le chevalier de la Graverie frissonna, qui il entrevit du premier coup-d'œil les conséquences que ce rapt allait avoir pour la pauvre jeune fille. Sa main chercha la sienne, il la porta à ses lèvres et la baisa pieusement.

—Continuez, murmura-t-il; car la jeune fille, étonnée de son action et de l'expression de son visage, s'était arrêtée et le regardait.

—Eh bien! je vous dirai donc qu'un soir mon chien me quitta. J'étais décidée de la perte de mon chien. Gratien parut partager ma douleur et courut de son côté, à ce qu'il me dit du moins. Je courus de mien, de façon à interroger Mlle Francotte; mais j'allais aussi chercher de l'irriter et retrouver mon pauvre Black. Il me semblait que j'avais perdu mon gardien, et que, tant que je ne l'aurais pas retrouvé, j'étais sous le poids de quelque malheur inconnu, mais imminent.

Un soir, vers six heures, je reçus une lettre d'une écriture inconnue; elle était signée: Madame Constant.

[illegible] en ces termes:

"Mademoiselle Thérèse,

"On dit que vous avez perdu un chien noir, queue [illegible], que ce chien est un épagneul noir avec une sculptache blanche à la patte. Mon mari en a trouvé, voilà tantôt huit jours, un dont le signalement est le même. Voulez-vous ce soir vous assurer que ce chien est bien le vôtre? Dans ce cas, quelque peine que cela nous fasse de le quitter, nous nous empresserons de le rendre à sa légitime propriétaire.

"J'ai l'honneur, etc.

"Ve CONSTANT.

"Rue des Vieilles-Etuves, 17, au second."

Je jetai un cri, et sans donner d'explications à personne, je pris mon châle et mon chapeau et sortis.

En un instant je fus rue des Vieilles-Etuves; je montai au second, au No 17, et je [illegible]

[illegible]

Le lendemain matin j'étais dans ses bras encore; seulement, j'y étais pleurante et désespérée.

Gratien, comprenant qu'il n'obtiendrait jamais rien de moi et que son frère avait tout mon amour, Gratien que j'avais constamment vu en officier, Gratien avait revêtu les habits de son frère, ceux-là même qu'il portait la dernière fois que je l'avais vu et qu'il était apparu sous ces habits.

A sa vue, mes forces m'avaient abandonnée; mon amour seul était resté en moi et avait disposé de moi.

La ressemblance entre ces deux jumeaux était telle, que j'y avais été trompée. Ce ne fut que le lendemain que Gratien m'avoua tout.

—Oh! le misérable! s'écria le chevalier de la Graverie.

—Il n'avait point agi de son propre mouvement, mais d'après les conseils d'un de ses amis, nommé Louville.

—Je le connais! s'écria le chevalier; continuez, mon enfant, continuez.

(La suite au prochain numéro.) ALEXANDRE DUMAS.

[illegible]

DÉCÉDÉ, le 7 courant, à la paroisse Lafourche Intérieure, [illegible] HAYDEL, fille de [illegible] Haydel.

**Nouvelles de la Virginie.**

Madison, C. H., Virginie, 21 octobre 1856.

*Au Dr C. M. Jackson.—Mon cher Monsieur,*—C'est avec plaisir que j'ajoute un certificat à votre liste et que je recommande vos AMERS ALLEMANDS DE HOOFLAND à tous ceux qui souffrent de la Dyspepsie. J'avais cette maladie depuis quatre ou cinq mois; les Amers m'ont radicalement guéri. Je ne ressens plus de maux d'estomac.

H. CARVER, ex-P. M.

Témoin—JAS. M. FLOYD.

A vendre à 75 cents la bouteille, par les marchands et pharmaciens de toutes les villes et villages des Etats-Unis, des Canadas, des Indes Occidentales et de l'Amérique du Sud.

A vendre, à la Nouvelle-Orléans, en gros et en détail, par J. WRIGHT & Co, Nos 21 et 151 rue de Chartres

31 mars—1m—[illegible]


**CHASSEZ-LES DE LA MAISON.**

Il est facile aujourd'hui, grâce à la préparation [illegible] de *Destructeur des rats et des souris, de* [illegible] de chasser de chez soi ou de tuer toutes espèces d'insectes. [illegible]

A vendre, à la Nlle-Orléans, en gros et en détail, par WRIGHT & Co., 21 et 151 rue de Chartres

Agence générale pour le Sud. Toutes les demandes doivent leur être adressées. 5 av—7 6

**OLIVE TAR DE STAFFORD.**

[illegible] se fait qu'en respirer et qui, grâce à ses propriétés, [illegible] L'OLIVE TAR est si bien connue aujourd'hui, [illegible]

A vendre à la Nouvelle-Orléans, en gros et en détail, par J. WRIGHT & Co., Nos 21 et 151, rue de Chartres. Agence générale pour le Sud. Toutes les demandes doivent leur être adressées. 5avr—5,7,9

**LA DYSPEPSIE.**

Ce mal [illegible] peut aujourd'hui être contrôlé et guéri par le Compound fluid extract de Buchu, de Helmbold. [illegible]

A vendre, à la Nouvelle-Orléans, en gros et en détail, par J. WRIGHT & Co., Nos 21 et 151 rue de Chartres. Agence générale pour le Sud. Toutes les demandes doivent leur être adressées. 5 av—7 9

**Où est son égale!**

Cette question se présente naturellement à l'esprit de ceux qui ont recours à *La découverte médicale de Kennedy* [illegible]

Découverte médicale de Kennedy.

A vendre, à la Nouvelle Orléans, en gros et en détail, par J. WRIGHT & Co., 21 et 151, rue de Chartres. Agence générale pour le Sud. Toutes les demandes doivent leur être adressées. 5 av—7 9

Nous appelons l'attention particulière de nos lecteurs sur un remède connu sous le nom de "McLEAN'S STRENGTHENING CORDIAL AND BLOOD PURIFIER" [illegible]

**LE SUPRÊME CONSEIL**

Pour l'Etat souverain et indépendant de la Louisiane.

Tenant sa grande communication, [illegible] Tous les App.. Comp.. et Maît.. des Loges St ANDRE, LA PERSEVERANCE, L'ETOILE POLAIRE, le FOYER MAÇONNIQUE, [illegible] et EL SILENCIO, sont invités à se joindre [illegible] J. JAMES POULFOUSE, [illegible]

**Amers d'Hostetter.**

[illegible] AMERS de HOSTETTER [illegible]

A vendre par tous les marchands et pharmaciens et par J. WRIGHT & Co., 21 et 151 rue de Chartres. 5 av—6 t e o d

**Le Prof. De Grath est de retour.**

[illegible]

LE CRI GÉNÉRAL EST:
**Parlez-vous l'Anglais?**

C'est la première question adressée à tous les étrangers. La plus grande partie regrette, etc, [illegible] CEUX QUI NE PARLENT PAS DU TOUT, et ceux qui parlent incorrectement, TOUS, VIEUX OU JEUNES, Rendez-vous, sans plus tarder, au grand Établissement des langues, du **Prof. BRETTE,** 13 rue, St-Charles, [illegible] L'ANGLAIS, L'ESPAGNOL, L'ALLEMAND, LE FRANÇAIS. [illegible]

Une demi-douzaine d'excellentes chemises pour $9.

CHEMISES admirablement faites, bonnes [illegible]. A vendre par S. N. MOODY, encoignure Canal et Royale. 5 av—3f

**Avis au Commerce.**

[illegible] GRATIAA, COMMAGERE & Co. [illegible]

**Toiles et cotons de coton.**

[illegible] G. B. GRAHAM. 9 av—1m

**A vendre**

UNE négresse créole, [illegible] BLANCARD & SUTTER, Encoignure Dumaine et Royale

**ATTENTION.**

[illegible]

Bottes, souliers, chapeaux, habillements, chemises, etc.

[illegible]

Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nlle-Orléans, de Jackson et du Nord.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

[illegible]

**Tir au pistolet et à la carabine du White-Hall, rue St-Louis, No 44,**

[illegible]

**F. MALARD & Cie.,**

*Nos 58 et 60, rue du Canal, encoignure Vieille Levée.*

[illegible]

**Habillements de Mode, POUR LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ.**

**FRANCIS FABRE & Co.,**

*Encoignure St. Charles et Commune,*

[illegible]

**Cosmétiques de N. Grenier.**

[illegible]

**Magasin de Tapis,** Rue de Chartres [illegible]

**TABAC.**

[illegible]

**ADOLPHE BLACHE,** GRANDE LIQUIDATION. [illegible]

LE CHEMIN DE FER DE JACKSON.

*Bureau de la Compagnie du grand chemin de fer de Jackson et du Nord.*

Nlle-Orléans, 6 avril 1858.

[illegible] S. S. CHARLES, Secrétaire.

**Au Public.**

[illegible] BENJ. S. HARRISON. CHAS N. OLIVIER.

**LUNCH! LUNCH! LUNCH!**

**J. VINCENT, P. LEFEVRE,** successeur.

[illegible] P. LEFEVRE, Successeur de J. Vincent, Encoignure Carondelet et Canal et encoignure Royale et St Pierre. [illegible]

[illegible] J. N. CURIEN, 23 Toulouse.

[illegible] P. CORAJOD FRÈRES & Co, coin Royale & St Philippe

[illegible] B. TALAMON, 161 rue Royale

**Avis.**

[illegible]

**PAUL LACROIX,**

[illegible]

**Bonne occasion.**

[illegible] QUETROUSSE & LANGENHOFF, 13 et 15, St-Louis

[illegible] SCHNEIDER THOMAS & Co.

Marchandises à bon marché.
**PRIX D'ENCAN.**

[illegible] B W. HEBBARD, encoignure Canal et Baronne

**PROBUS,** Peut prendre votre portrait ambrotype sur un fragment de pane [illegible] Prix pour ces portraits, $1. Rue de la Douane, en face l'imprimerie du Courrier. 2 avril—6

**AVIS.**

LIBRAIRIE de MICHON & DESPORTES, 200 rue Royale [illegible]

EN VENTE
*A LA LIBRAIRIE PAYA,*
NAPOLEON III ET L'ANGLETERRE.
G. COPPENS & Co, 34, rue de Chartres

*ARGENT!—ARGENT!*
**LOUIS BLANC,**
*PRET D'ARGENT SUR DEPOT,*
Rue Conti, 67,
*Entre Chartres et Passage de la Bourse.*

AVANCES d'argent sur montres, bijoux, diamants, argenterie, etc, et sur toute sorte de marchandises en général.
VENTE ET ACHAT DE BIJOUX. 27mars—3b

[illegible] S. N. MOODY, encoignure Canal et Royale

**Habillements**
DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ.
*BELLES MARCHANDISES.*
**ALFRED MUNROE & Co.,**
*No 34, rue des Magasins,*
[illegible]
*PRIX FIXES.*
ALFRED MUNROE & Co, 34, rue des Magasins

Importation directe.
*EDOUARD GUILLOT,*
No 148, RUE ROYALE.
[illegible]

**Aux Familles.**
SIROP BALSAMIQUE et PECTORAL.
*REYNOLD'S SPECIFIQUE*
*SIROP D'HUILE DE PALMA-CHRISTI,*
*LAIT ANTEPHELIQUE,*
*POUDRE DE TOILETTE*
[illegible]

**TOMBOLA**
D'un magnifique PORTRAIT EN PIED de S. M. EUGENIE, impératrice des Français.
PAR WINTERHALLER.
[illegible]

**Magasin bon marché.**
**LIVAUDAIS,**
*Encoignure St-Pierre et Villeré.*
[illegible]

**Huile de graines de coton, clarifiée.**
[illegible] BLANCHIN & GIRAUD, 44, Vieille Levée

**NOUVELLE REDUCTION**
*POUR CAUSE de DEMENAGEMENT*
[illegible]

**L'ŒIL ET L'OREILLE.**
[illegible]

**LOTERIES [illegible]**
**$70,000 pour $10!**
[illegible]
Tous les Samedis, dans le mois d'avril.
[illegible]

1000 [illegible]

**GRANDE PROPRIÉTÉ SUR LA RUE DE L'ESPLANADE,** [illegible]

MAGASIN A BON MARCHÉ [illegible] D. FABRE.